

# Dom Prosper Guéranger : les intuitions du « Docteur liturgique »

A la fin de la Restauration, l'abbé Prosper Guéranger écrit, pour le *Mémorial catholique*, quatre articles intitulés « Considérations sur la liturgie catholique » qui sont publiés anonymement dans les numéros du 28 février 1830, 31 mars 1830, 31 mai 1830 et 31 juillet 1830.

Entre-temps, Michel Picot, laïc estimable et érudit, fort au courant de l'Histoire ecclésiastique du XVIII<sup>e</sup> siècle, commente les deux premiers articles dans son bi-hebdomadaire *L'Ami de la Religion et du Roi* du 2 juin 1830. L'abbé Guéranger réplique vertement et longuement le 15 juin 1830 dans la *Revue catholique* (celle-ci paraît chaque quinzaine, alternant avec le *Mémorial catholique*, et disparaîtra comme lui le 16 octobre 1830 pour faire place à *L'Avenir*). Picot, qui a percé l'anonymat du « très jeune ecclésiastique », lui répond dans *L'Ami de la Religion et du Roi* du 3 juillet 1830. Une dernière réponse de l'abbé Guéranger, tout aussi rude<sup>1</sup>, paraît dans le numéro du 15 juillet 1830 de la *Revue catholique*. Puis le dernier des quatre articles, comme nous l'avons dit, est publié dans le *Mémorial catholique* du 31 juillet 1830.

En 1886, dom Charles Couturier, abbé de Solesmes et premier successeur de dom Guéranger, entreprend de publier en quatre volumes, sous le titre *Mélanges de liturgie, d'histoire et de*

---

<sup>1</sup> « De l'aveu de tous les partis, écrira dom Guéranger plus tard, j'avais l'avantage ; mais j'eus le malheur de rédiger avec une violence qui rendait odieux le triomphe de la vérité. C'était alors la manie de notre école ; cela s'appelait mettre un homme dans son chemin. J'avais alors vingt-cinq à vingt-six ans ; de toutes parts, on m'écrivait que c'était bien comme cela ; comment ne me serais-je pas senti encouragé ? Quand on a une plume entre les mains pour la première fois, on ne la mène pas, c'est elle qui vous mène ».

*théologie*, « non les ouvrages de dom Guéranger qui sont entre les mains de tout le monde, mais les pièces épuisées, ou celles qui sont éparses dans les journaux et dans les revues ». Le premier volume paraît en 1887. Dom Couturier meurt en 1890 et son successeur, dom Paul Delatte, choisit de ne pas poursuivre ce dessein <sup>2</sup>.

Dans ce premier et donc unique volume de 1887 publié par l'imprimerie Saint-Pierre de Solesmes, se trouvent les quatre articles, ainsi que les pièces de la polémique, de la page 1 à la page 110.

Depuis cette date, hormis quelques brèves citations dans les biographies du grand moine, ces textes sont restés enfouis dans la poussière des bibliothèques. Même le florilège présenté par Louis Dimier en 1937 (*Dom Guéranger, Les meilleurs textes*, collection Choisir, Desclée de Brouwer, 1937, LXVIII et 458 pages) ne les cite pas, bien qu'il les connaisse, comme en fait foi la bibliographie page 431 (avec d'ailleurs une erreur, puisque Louis Dimier parle seulement de trois articles). Les « Considérations sur la liturgie catholique » sont donc inédites depuis plus d'un siècle.

## Prosper Guéranger

Mais qui donc est l'abbé Prosper Guéranger, lorsqu'en 1830 il publie ses « Considérations sur la liturgie catholique » ?

Prosper Louis Pascal naît le 4 avril 1805 à Sablé, dans la Sarthe. Son père, Pierre Guéranger, Manceau d'origine, ancien conscrit des armées de la République, y a ouvert une école dans l'ancien couvent des Cordelières. Sa mère, Françoise Jarry, elle aussi native de la région du Mans, est couturière. Le foyer, dont le mariage a été béni clandestinement le 27 janvier 1798 par un prêtre insermenté, aura quatre fils, Frédéric, Édouard, Prosper et Constantin. Prosper est baptisé le soir même de sa naissance, dans la vieille église Notre-Dame aujourd'hui disparue.

Pierre Guéranger, au début de la Révolution, a songé à entrer dans les ordres. Les tragiques événements qui ont

---

<sup>2</sup> Cf. Ernest Sevrin, *Dom Guéranger et La Mennais*, Vrin, 1933, p. 74.

bouleversé la France et l'Europe l'en ont empêché, mais il conserve une foi vive, l'habitude de la prière (il récite les Heures canoniques) et un grand dévouement au clergé. Il éduque donc ses enfants dans une fidélité profonde à la foi catholique romaine. Chaque soir, il lit pour la famille la vie du saint du jour. Il reçoit chez lui les prêtres confesseurs de la foi. Il fait prier les siens pour le pape.

Prosper apprend très facilement et très vite à lire, et la lecture devient son occupation préférée, ce qui ne se démentira pas au long de son existence. Il y acquiert une vaste et solide culture personnelle.

Après ses premières études à Sablé, il entre à l'automne 1818 comme boursier au Collège royal d'Angers, où il reste jusqu'en 1822 et où il se montre bon élève quoique sans éclat. Il continue à lire avec frénésie, tant les grands classiques que les auteurs de son temps (Chateaubriand, Lamartine, etc.), en particulier Joseph de Maistre et Félicité de Lamennais.

## Au séminaire

Dans cette âme bien préparée, la voix de Dieu trouve écho dès l'enfance, et la vocation sacerdotale est précoce. En novembre 1822, il prend la soutane au séminaire du Mans, ville où sa famille s'est installée depuis le début de l'année 1821. Il accomplit là son année de philosophie. Dans sa tardive *Autobiographie* (œuvre inédite, qui s'arrête malheureusement à l'année 1833), dom Guéranger jugera sévèrement (et non sans raison) le cursus des études cléricales d'alors, notant en particulier l'absence de cours d'histoire ecclésiastique, de liturgie, de droit canonique et de théologie spirituelle.

Le 10 août 1823, la tonsure lui est conférée, et il en éprouve la forte impression d'une consécration à Dieu définitive. C'est aussi l'entrée dans la première année de théologie. Le 10 août 1824, il reçoit les quatre ordres mineurs. Durant les étés 1823 et 1824, par la permission de l'abbé Jean-Baptiste Bouvier, supérieur du grand séminaire et futur évêque du Mans, l'abbé Guéranger peut accéder librement à la bibliothèque. Il se jette avec frénésie

dans la lecture des Pères, des historiens ecclésiastiques et des hagiographes, à raison d'un volume par jour.

Cette activité intellectuelle intense et prolongée dans un espace confiné vaut au séminariste un sérieux avertissement de santé, sous forme d'une sorte d'anémie cérébrale qui l'empêche de suivre régulièrement sa deuxième année de théologie. Il se rattrape durant l'été 1825, où il reprend une lecture méthodique mais plus raisonnable des Pères, qu'il poursuit durant sa troisième et dernière année de séminaire, dont l'abbé Bouvier lui permet d'aménager le rythme et la méthode de travail. Cette étude personnelle constitue le début d'une fréquentation assidue des Pères, qui sera une des forces de dom Guéranger. « Je me vouais pour toute ma vie, dira-t-il, au culte de l'Antiquité ecclésiastique ».

La vie spirituelle de Prosper Guéranger, qui n'a pas connu jusqu'au séminaire de ferveur extraordinaire, bénéficia, dès le début de sa formation, d'une grâce qui ouvre son cœur à la piété. Mais l'événement le plus notable est la faveur qu'il reçoit au matin du 8 décembre 1823 et qu'il rappellera dans son *Autobiographie*. Il était jusque-là prisonnier de préjugés quelque peu rationalistes sur le mystère de l'Immaculée Conception, que l'Église n'avait d'ailleurs pas encore défini comme dogme. Durant la méditation du matin de ce 8 décembre, il est insensiblement entraîné à croire Marie immaculée dans sa conception, ce qui lui ouvre une large perspective sur le mystère de l'Incarnation, dont il fera le centre de sa réflexion théologique.

## Secrétaire d'un évêque

Le 16 juillet 1826, l'abbé Guéranger est ordonné sous-diacre et commence à réciter le bréviaire (bréviaire du Mans, promulgué en 1748 par Mgr de Froullay, évêque diocésain). Il arrive également au terme de ses études cléricales, mais il est trop jeune (vingt et un ans) pour être ordonné prêtre : il doit donc trouver une position d'attente. Il craint d'être envoyé comme professeur dans un collège, ce qui l'empêcherait de poursuivre ses chères études patristiques. Mais, providentiellement, lui est offerte la place de secrétaire de l'évêque. Mgr Claude-Madeleine de la

Myre-Mory vient, en effet, d'être frappé de paralysie et a besoin en permanence d'une personne de confiance à ses côtés.

Pour le jeune clerc, c'est une grande chance. D'un côté, cette fonction peu prenante lui permet de continuer à étudier. De l'autre, il pénètre par le biais de Mgr de la Myre dans le monde, ce qui va contribuer à élargir son horizon et lui donner une fort utile expérience des hommes. L'évêque du Mans, en effet, a bien connu l'Ancien Régime et, trouvant chez son secrétaire une oreille attentive, le fait profiter de ses souvenirs et de ses réflexions. Par ailleurs, il démissionne en mai 1828 et part pour Paris, ce qui permet à son secrétaire de quitter sa province natale pour découvrir d'autres régions de France, des populations diverses, des mœurs différentes. Enfin, Mgr de la Myre est allié aux meilleurs familles de France, qu'il reçoit volontiers, ce qui donne au jeune abbé l'occasion d'acquérir des qualités de politesse, d'urbanité et de présence d'esprit très précieuses.

Le 14 avril 1827, Prosper Guéranger reçoit le diaconat des mains de Mgr Charles Montault, évêque d'Angers. Puis, Mgr de la Myre ayant obtenu de Rome une dispense d'âge, il se rend à Tours pour recevoir le sacerdoce, le 7 octobre 1827, des mains de Mgr Augustin-Louis de Montblanc.

Après son ordination, l'abbé Guéranger a l'occasion de célébrer la messe à plusieurs reprises dans la communauté des Dames du Sacré-Cœur. Or, cette communauté se sert, non du Missel du Mans, mais du Missel romain. Le jeune prêtre, qui n'avait jusqu'ici pas de penchant particulier pour la liturgie romaine, que d'ailleurs il n'a pas étudiée sérieusement, se sent peu à peu attiré par la majesté et l'onction de ce Missel. Il y joint, par un mouvement naturel, le désir de réciter également le bréviaire romain. Il en demande la permission le 27 janvier 1828 à Mgr de la Myre et, de ce jour et pour toute sa vie, utilisera exclusivement la liturgie romaine.

## **Études personnelles à Paris**

Le 8 septembre 1829, l'ancien évêque du Mans s'éteint. L'abbé Guéranger recouvre sa liberté, mais doit aussi faire un

choix de vie. Au lieu de retourner au Mans, donc très probablement au ministère paroissial, il décide de rester à Paris et se fait nommer vicaire à la paroisse des Missions étrangères, à Paris, tâche qui lui laisse beaucoup de liberté pour ses études. Grâce à son directeur spirituel, le jésuite Varin, il peut accéder à la très riche bibliothèque de la Compagnie et poursuivre ses travaux sur l'Antiquité ecclésiastique.

C'est donc à Paris qu'il rédige ses premiers articles de liturgie, dont le dernier paraît au moment même de la Révolution de Juillet. Celle-ci pousse l'abbé Guéranger, à l'automne 1830, à rejoindre son diocèse d'origine, où il poursuit ses études tout en assurant un ministère de prédication selon les demandes de ses confrères. C'est dans cette situation que, le 14 décembre 1832, l'abbé Guéranger signe le bail de location de l'ancien prieuré bénédictin de Solesmes, acte qui sera le prélude de la restauration bénédictine en France, opérée par celui que l'Histoire connaîtra désormais sous le nom de dom Guéranger.

L'abbé Guéranger, lorsqu'il écrit ces articles sur la liturgie, est donc un jeune prêtre provincial transplanté à Paris, dont la science provient d'une formation ecclésiastique assez légère, ainsi que de lectures sérieuses et abondantes, poursuivies toutefois durant moins d'une dizaine d'années. Bagage auquel il faut rajouter, évidemment, son talent propre ou son génie, comme on voudra, sur lequel nous reviendrons plus loin.

## **Un disciple de Lamennais**

Cependant, cette description est nettement insuffisante, car nous avons omis jusqu'ici de présenter celui qui est l'occasion de ces articles, et qui les accueille dans une de ses publications, un homme dont le nom domine le catholicisme français au XIX<sup>e</sup> siècle, l'abbé Félicité de Lamennais. Tout en restant un penseur puissamment original, l'abbé Guéranger, comme Lacordaire ou Montalembert, doit beaucoup, énormément, au « prophète de la Chesnaie ». Il convient maintenant de dire quelques mots de cette influence.

A presque deux siècles de distance, il nous est difficile de concevoir l'influence qu'un homme comme Lamennais eut sur le clergé et sur le laïcat catholique de son époque. Il n'est pas exagéré de dire que le catholicisme français du XIX<sup>e</sup> comme du XX<sup>e</sup> siècle doit une grande partie de ses modes d'être et de penser à Lamennais, directement ou à travers ses disciples.

Lorsque Prosper Guéranger entre au séminaire, en 1822, Lamennais a déjà publié trois ouvrages fondamentaux, lesquels ont fait de lui le chef incontesté d'une école théologique qui enthousiasme une bonne partie du jeune clergé : *Réflexions sur l'état de l'Église en France pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle et sur sa situation actuelle* (1808) ; *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques* (1814) ; et surtout les deux premiers tomes de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817 et 1820).

Que peut retenir un jeune catholique fervent de 1822 des enseignements dispensés par Lamennais ? La rénovation hardie d'une apologétique vieillissante ; la volonté audacieuse de ramener les esprits à une croyance religieuse ferme et orthodoxe, par un système apologétique nouveau et efficace, la « théorie du sens commun », qui rejette l'individualisme rationaliste au profit d'une vision sociale et communautaire de la certitude et donc de la foi ; la primauté donnée à l'autorité suprême dans la société, déclarée nécessairement infaillible pour fonder la vie sociale, infaillibilité de l'humanité en ce qui concerne la vie naturelle, infaillibilité du pape en ce qui concerne la vie surnaturelle ; le souci de libérer l'Église des entraves, des petitessees et des tracasseries qui l'enserrent comme un carcan ; le désir d'une rénovation des études du clergé.

Cela, avec une puissance de style, une verdeur de pensée, une jeunesse d'expression exceptionnelles, la véritable éruption d'un feu intérieur. En sorte que par ses seuls écrits (et que dire de son invraisemblable séduction personnelle, malgré un aspect physique peu enthousiasmant !), Lamennais enflamme littéralement l'élite du jeune clergé. Et, en particulier, le jeune Prosper Guéranger.

Lorsque celui-ci entre au séminaire pour faire sa philosophie, saint Thomas y est presque totalement inconnu. Ce sont les doctrines de Descartes et de Lamennais qui se disputent

alors les esprits. Le supérieur, Monsieur Bouvier, se tient dans une prudente expectative. Mais le professeur de philosophie, Monsieur Arcanger, ainsi que le répétiteur, Monsieur Nourry, sont mennaisiens. Tout naturellement, le jeune Guéranger se rallie à eux, il prend ouvertement parti contre les cartésiens et pour le « sens commun ». Par le fait même, il se met à lire intensément le « maître », et donc à embrasser avec ardeur l'ensemble de ses positions.

Ceux qui ont vécu dans un milieu intellectuel fermé, comme un séminaire, où de jeunes esprits découvrent des continents nouveaux de la pensée dans les disciplines les plus hautes (théologie et philosophie), comprendront sans peine combien les discussions, les controverses voire les polémiques pouvaient faire rage au séminaire du Mans. Comme l'écrira plus tard avec humour dom Guéranger : « Le sens commun, nous ne l'avions vraiment ni les uns ni les autres ; mais je crois que nos camarades cartésiens étaient encore plus absurdes que nous ».

L'abbé Guéranger ne cesse pas d'être mennaisien en sortant du séminaire, bien au contraire. Le « maître » et ses disciples continuent à mener une vigoureuse bataille pour la liberté de l'Église, contre l'incroyance, contre les débris du gallicanisme, pour un clergé instruit, etc. Ce programme enthousiasme le jeune prêtre. En 1828, un séjour en Franche-Comté avec Mgr de la Myre le met en contact avec un jeune clergé très ultramontain et mennaisien. La même année, il entre en relation avec l'abbé Gerbet, le plus fidèle disciple du « maître », rédacteur en chef de la revue mennaisienne le *Mémorial catholique*.

En 1829, Lamennais publie *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église*. La même logique ardente qui, dans *l'Essai sur l'indifférence*, avait rappelé aux individus la nécessité de la religion, revendique cette fois la liberté de l'Église face à l'athéisme plus ou moins déclaré des institutions politiques et sociales. Le gallicanisme y est attaqué avec vigueur, ce qui vaut à l'auteur une condamnation judiciaire, sanction mal acceptée par le clergé et qui, en quelque sorte, illustre la déroute du gallicanisme.



## Un ambitieux projet d'étude

Le 19 février 1829, peu de jours après la parution de cet ouvrage, l'abbé Guéranger écrit sa première lettre à l'abbé Lamennais. Ce courrier est important, car il annonce les éléments fondamentaux de ce qui sera le sujet d'étude et finalement la vie même du restaurateur de Solesmes.

« Monsieur l'abbé, écrit le jeune prêtre à son illustre confrère, pénétré de la plus grande déférence pour vos avis dans tout ce qui peut intéresser de près ou de loin l'Église de France, je prends la liberté, sans avoir l'honneur d'être connu de vous personnellement, de vous soumettre un projet qui m'occupe depuis longtemps et à l'examen duquel j'ose vous prier d'apporter quelque attention.

« Comme vous l'observez dans votre dernier et magnifique ouvrage, il n'est que trop fondé le reproche que l'on fait au clergé d'être au-dessous du siècle et de manquer de la véritable instruction ecclésiastique qu'on a le droit d'attendre de lui. Mais ce défaut ne se fait pas seulement sentir par l'absence totale de l'érudition historique (...); il est une autre partie de l'instruction, celle sur laquelle repose immédiatement notre sainte religion, cette science qui est à proprement parler la science du catholique, et qui, de nos jours, presque entièrement éteinte, menace de se perdre pour jamais. Je veux parler de l'étude de la tradition. On n'étudie plus de nos jours l'Antiquité ecclésiastique, et pourtant il est bien clair que la théologie tout entière n'a pas d'autre base. A quoi bon s'exercer à une scolastique usée et insuffisante et ne pas remarquer que la première, la plus forte, je dirais presque l'unique raison de nos dogmes est dans la tradition. (...)

« Voici le projet que je prends la liberté de soumettre à vos lumières. Un ouvrage qui recueillerait tous les témoignages sur lesquels s'appuie l'autorité de la Chaire apostolique, depuis les paroles du Sauveur du monde jusqu'à nos jours, qui suivrait dans tous ses développements cette puissance suprême à laquelle tous les siècles ont rendu hommage; qui, par la seule évidence des faits, montrerait cette primauté de doctrine et de juridiction que célèbrent les Pères et les conciles, et ruinerait le système de

l'accroissement progressif du pouvoir de Rome ; cet ouvrage exécuté même avec des talents ordinaires pourrait servir puissamment à dissiper mille préjugés (...).

« Plein de confiance dans vos grandes lumières ainsi que dans votre bonté, je me suis adressé à vous, Monsieur l'abbé, comme à l'homme le plus capable de me donner conseil pour cet objet. Heureux si mon idée obtient votre approbation ! Heureux si je puis partager avec vous dans un degré bien inférieur, sans doute, l'honneur de venger la gloire du Saint-Siège et faire parler la tradition de l'Église sur l'étendue et la nature de la puissance du souverain pontife, aussi haut que vous l'avez fait, quand vous avez proclamé le dogme de l'Église sur l'institution des évêques ».

Lamennais répond avec bonté à cette lettre d'un jeune disciple, l'encourage dans ses travaux et l'incite à venir rejoindre la « Congrégation de Saint-Pierre », c'est-à-dire le groupe rassemblé à la Chênaie. L'abbé Guéranger profite de cette ouverture d'âme du « maître », échange plusieurs courriers avec lui sur ses travaux intellectuels, mais déclinera toujours l'invitation à se joindre au groupe des disciples immédiats.

En revanche, il suit avec profit un conseil du « maître » : « Je vous engage, lui écrit Lamennais le 31 décembre 1829, à vous distraire quelquefois de votre grand travail en faisant quelques articles pour le *Mémorial*. Les bons ont besoin d'être soutenus par ce genre d'écrits ». C'est ainsi que, le 31 janvier 1830, il publie, dans le *Mémorial catholique*, « Une thèse de théologie en Sorbonne » et, le 15 mai 1830, dans la *Revue catholique*, « Translation des reliques de saint Vincent de Paul ». Mais il ne s'agit que de ballons d'essai : c'est par ses « Considérations sur la liturgie catholique » que le futur restaurateur de la liturgie romaine en France se dévoile et se révèle tel que l'Histoire l'a conservé.

## **La liturgie en France au XIX<sup>e</sup> siècle**

Pour prendre la mesure de ces quatre articles, à première vue modestes, rédigés par un jeune prêtre de vingt-cinq ans sous l'influence d'un homme qui apostasiera de façon retentissante

quatre ans plus tard, il faut connaître l'état de la liturgie en France (et même plus généralement dans l'Église) au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

En France, en 1600, à peine six diocèses usaient d'une liturgie différente de la liturgie romaine révisée par saint Pie V. Or, en 1830, à peine douze diocèses conservent la liturgie romaine : tous les autres se sont fabriqués plus ou moins complètement une liturgie propre, donc un missel, un bréviaire, un hymnaire, etc., le tout versifié et noté. C'est dire la cacophonie que représente une telle diversité, la rupture avec la grande tradition, souvent le désastre littéraire et artistique, et, plus grave, la ruine de l'esprit liturgique.

Parallèlement, le chant d'Église a été profondément touché. Le plain-chant, ou chant grégorien, chant propre de l'Église romaine, est corrompu au point d'avoir presque entièrement perdu sa spécificité, notamment par la contamination de la musique mesurée profane. Il est, d'ailleurs, le plus souvent abandonné au profit de compositions plus ou moins théâtrales, de musiques inspirées des concerts mondains, ou de cantiques sentimentaux.

Le résultat le plus immédiat de ce délabrement général de la liturgie est le désintérêt presque total à son égard : la science liturgique est quasi entièrement abandonnée chez les clercs, tandis que les fidèles préfèrent à la liturgie les dévotions sensibles et souvent mièvres, comme les Mois de Marie, les neuvaines, etc.

Or, chose très étonnante dans une situation si catastrophique, une immense révolution va s'opérer en quelques dizaines d'années. D'abord, la science de la liturgie, et l'intérêt pour celle-ci, renaissent dans le clergé. Puis, un à un, les diocèses de France reviennent à la liturgie romaine. On exhume les manuscrits grégoriens et, par une étude minutieuse, on retrouve ses règles fondamentales. Surtout, un profond mouvement de redécouverte et de réappropriation de la liturgie traverse le peuple chrétien, que l'on appellera le *Mouvement liturgique*. À l'arrivée, quand la liturgie sera redevenue un bien commun et usuel, un élément évidemment central de la vie chrétienne, on se demandera comment nos pères ont pu passer à côté d'un tel trésor.

## Le « Docteur liturgique »

Quelle est la cause de ce retournement imprévisible, disons même de ce véritable miracle ? Taine donnait volontiers comme cause principale à l'Histoire « la race, le milieu, le moment ». Nous savons pourtant que l'Histoire est humaine, qu'elle est d'abord l'affaire des hommes et de leur volonté.

Il faut le dire : cette révolution immense (dont nous n'avons d'ailleurs pas encore pris la pleine mesure) qui a ramené la liturgie au centre de la vie de l'Église, nous la devons premièrement à un homme : Prosper Guéranger. C'est lui qui, par ses ouvrages, a donné le branle et la direction à ce mouvement. Et son point de départ, sa déflagration initiale, se trouve dans les toutes simples « Considérations sur la liturgie catholique ». C'est dire le génie de celui qu'à bon droit on a nommé le « Docteur liturgique ».

Malgré leurs inévitables défauts de jeunesse, les quatre articles annoncent déjà toute son œuvre liturgique future, qu'elle soit didactique (les *Institutions liturgiques*), spirituelle (*L'Année liturgique*), musicale (la restitution du chant grégorien) ou pastorale (la restauration de la liturgie romaine en France et la création de ce qui deviendra le *Mouvement liturgique*).

Dans ces articles, il est indéniable que la science liturgique du futur abbé de Solesmes est encore fragile. Il expédie certains siècles en quelques lignes, avance parfois des faits inexacts, majore telles ou telles de ses affirmations. L'auteur, somme toute, n'a que vingt-cinq ans : la maturité viendra plus tard. Le premier volume des *Institutions liturgiques* (œuvre capitale où dom Guéranger reprend toute la matière et la traite à fond) date de 1840 ; le premier volume de *L'Année liturgique* (exceptionnelle vulgarisation de l'esprit liturgique) date de 1841. Dom Guéranger aura mis plus de dix ans à retravailler les intuitions qu'il exprime dans ses articles de 1830.

Mais s'il a accru son érudition, affiné sa critique, approfondi sa réflexion, il n'a pas remis en cause ses vues premières, parce que celles-ci étaient profondément exactes. Si l'on élimine donc des quatre articles ce qui provient de la jeunesse de l'auteur, si l'on fait abstraction des matériaux friables qui entrent dans la

construction, une charpente solide et dense demeure, qui dessine les grandes lignes de la véritable liturgie catholique.

C'est donc à la première étincelle de ce qui deviendra l'un des plus importants mouvements de l'Histoire moderne de l'Église, à la fraîcheur et à la spontanéité de l'élan primitif, que les « Considérations sur la liturgie catholique » permettent de remonter.

## **La première intuition**

Plusieurs fois déjà, nous avons parlé du « génie » de Prosper Guéranger. Qu'en est-il exactement ?

Tout d'abord, le résultat de son intervention en matière liturgique est si évident et si exceptionnel qu'il serait ridicule de lui dénier le génie. Prétendre qu'un médiocre peut, seul, être à l'origine d'un si grand mouvement de remontée et de progrès, ce serait affirmer absurdement que le plus peut sortir du moins. Oui, il faut le dire, en matière de liturgie, dom Guéranger fut et reste un génie.

Mais de quoi précisément était fait ce génie ? Ici, notre regard s'arrête devant le mystère de l'inégale distribution des dons aux intelligences. Disons simplement que Prosper Guéranger eut une intuition à la fois une, puissante et juste de ce qu'est la liturgie, intuition qu'il traduisit tout au long de sa vie dans ses attitudes, ses paroles et ses actes.

Joseph de Maistre a écrit : « Il n'y a rien de si difficile que n'être qu'un ». Sur le plan intellectuel, c'est la marque assurée du génie. Or, le liturgiste dom Guéranger est profondément un, et c'est ce qui fait son génie propre, que ses quelques défauts ne peuvent effacer.

Prosper Guéranger atteint intuitivement ce qu'un autre n'aurait peut-être pas découvert en plusieurs siècles d'étude. Il a clairement, dès ses quatre articles de jeunesse, le sens de la prière publique de l'Église, de sa symbolique, de son enracinement historique et patristique, de son lien avec l'Incarnation, avec la foi et avec l'homme. Bref, il redécouvre intuitivement la tradition liturgique, laquelle n'a certes pas été abandonnée en pratique (la

liturgie traditionnelle continue alors à vivre), mais dont les meilleurs esprits ont en partie perdu la clé.

La petite histoire n'a pas conservé le mécanisme intellectuel qui a amené le jeune prêtre manseau à cette intuition liturgique. Comme l'affirme simplement le poète : « Disons que j'étais parfaitement adapté au travail que je fais. C'est comme une corde d'arc qu'on aurait tendue pendant vingt-deux ans et qu'on lâcherait soudain ».

C'est à peu près ainsi que dom Guéranger, dans son *Autobiographie*, jugera rétrospectivement les choses : « Mon intelligence, écrira-t-il, attendait un signal pour partir et rendre fécond l'attrait qui me poussait vers l'érudition. Ce signal, ce fut la liturgie qui me le donna, bien à mon insu. L'école de M. de la Mennais cherchait en tout les idées générales ; j'entrevis le dogme de l'Incarnation comme centre auquel je devais tout rapporter, et le dogme de l'Église renfermé dans celui de l'Incarnation. Les sacrements, les sacramentaux, la poésie des prières et des actes de la liturgie, tout cela m'apparaissait de plus en plus rayonnant. Je sentais que l'avenir de mon intelligence était dans ces régions ».